

MA VIE AU SERVICE DE LA PAROLE

Entretiens avec Aldo Maria Valli

Ouvrages du même auteur :

L'Esprit Saint dans la vie de Jésus, DDB, 1987.

Joie de Dieu sur notre terre, Le Centurion, 1988.

Marie, un miroir pour l'Église, DDB, 1992.

La sobre ivresse de l'Esprit, DDB, 1996.

La force guérissante de l'Esprit Saint, conférence reprise dans : Le ministère de guérison, EDB, coll. Pneumathèque, 1996.

Notre sœur la Mort, Saint-Paul, 1996.

Le Mystère de Pentecôte, Saint-Augustin, 1998.

L'Eucharistie, notre sanctification, Saint-Augustin, 1999.

La vie dans la Seigneurie du Christ, Médiaspaul, 2001.

Le Mystère pascal, Éditions Salvator, 2002.

Aimer autrement, EdB, 2004 (épuisé*).

Aimer l'Église, EdB, 2005.

Le Passage à ce qui ne passe pas, Parole et Silence, 2005.

Contempler la Trinité, EdB, 2006.

Viens Esprit Créateur, EdB, 2008*.

L'amour fou de Dieu pour moi, EdB, coll. PTS, 2008.

Huit étapes vers le bonheur, EdB, 2009.

Ceci est mon corps, Parole et Silence, 2009.

Tu Parole me fait vivre, EdB, 2009.

Mariage et famille selon la Bible, EdB, coll. PTS, 2009.

Nous prêchons un Christ crucifié, EdB, 2010*.

Éros et Agapè, Les deux visages de l'amour, EdB, 2012*.

Comme le sillage d'un beau vaisseau, Horizons pour une nouvelle évangélisation, EdB, 2012.

Crois-tu ? Avancer et grandir dans la foi, EdB, 2013*.

Amoureux du Christ, Le secret de François d'Assise, EdB, Zenith Books, 2014.

* Disponible en livre numérique à télécharger sur notre site internet : www.editions-beatitudes.fr

Titre original : *Il bambino che portava acqua. Una vita a servizio della Parola*

© ÀNCORA EDITRICE, Via G. B. Niccolini n° 8, Milano, Italie 2014

Traduction de l'italien : Cathy Brenti

ISBN : 978-2-84024-886-6

© Éditions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, avril 2015

Conception de la couverture : Martin Casteres

RANIERO CANTALAMESSA

**MA VIE AU SERVICE
DE LA PAROLE**

Entretiens avec Aldo Maria Valli

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR CATHY BRENTI

EdB

PROLOGUE

L'ÉBLOUISSEMENT DE L'AMOUREUX

À l'occasion des quatre-vingts ans du père Raniero Cantalamessa, l'éditeur « Ancora » de Milan a eu l'idée de réaliser un livre-interview sur lui et m'a demandé d'en être, moi, l'interlocuteur. J'ai accepté bien volontiers cette tâche.

Qu'est-ce qui me plaît le plus chez le père Cantalamessa? Je dirais ceci : chez lui, le dévouement à la Parole de Dieu et l'amour de Jésus sont si forts, enracinés et connaturels à sa personne, que lorsqu'il en parle, quel que soit son interlocuteur, il exprime la même passion et y met la même ardeur. Qu'il s'agisse d'une conversation entre amis, d'une émission de télévision adressée à des millions de personnes ou d'une prédication devant le Pape et toute la curie romaine réunie, le père Raniero conquiert chacun et il le fait toujours avec les mêmes armes qui sont la vérité, sa sincérité, son authenticité

et sa liberté. Certes, il est toujours bien préparé, ne serait-ce que grâce aux longues études studieuses qu'il a faites et à son poste d'enseignant à l'université, avant de devenir prédicateur. Et il est numéro un dans l'art de la communication. Mais sa plus grande richesse est tout intérieure, qui provient de l'éblouissement qu'il continue d'éprouver devant le visage de Jésus et les Écritures. L'éblouissement sans couchant de celui qui est amoureux.

L'enquêteur que je suis a veillé à s'effacer ; j'ai fait comme certains joueurs de volley-ball, chargés de lancer le ballon au bon endroit et au bon moment, pour que les attaquants puissent donner le coup décisif avec adresse.

« Lancer la balle » au père Raniero a été pour moi un honneur et une joie. Nous avons couvert d'abondance tous les domaines, sans peur ni hésitation, et l'attaquant a « smashé » de son côté. Surtout, notre rencontre a coïncidé avec les premiers mois du pontificat de François, période incroyablement riche de nouveauté pour l'Église et riche en points de réflexions. Notre entrevue a donc été une expérience providentielle à la puissance N, parce qu'elle a non seulement permis d'approfondir la connaissance d'un grand homme de foi et d'un grand communicant, mais aussi, à travers son histoire et son témoignage, d'entrer plus avant dans l'enseignement du premier pape venu de l'autre côté du monde.

Je dois dire que de ce point de vue, j'ai été surpris de vérifier, en cours de route, la similitude entre la pensée du père Raniero et les pas accomplis par le pape François, au point qu'à un certain moment, pris entre l'élaboration de ce livre-interview et mon travail quotidien, qui est de relater aux Italiens les entreprises du nouveau Pape, je me suis surpris à me demander si, par hasard, le bon Capucin et le Jésuite exubérant ne s'étaient pas rencontrés en secret pour accorder leurs violons.

Pour le père Cantalamessa comme pour le pape François, il est clair que l'annonce de la foi, porteuse d'un message

d'espérance, précède résolument l'obligation morale qui peut en découler. Dit en ces termes, cela peut sembler évident. Mais si nous considérons que nous avons derrière nous des siècles au cours desquels l'apparat doctrinal a prévalu sur l'annonce du Salut (avec toutes les conséquences sur la pastorale et sur la dichotomie progressive entre l'enseignement de l'Église et la vie des gens), il est évident que nous sommes face à une révolution. Ou, comme le dit le père Raniero, à une régression – dans le meilleur sens du terme – parce que, pour le chrétien, le véritable acte révolutionnaire consiste toujours et seulement à revenir à Jésus et à la radicalité évangélique.

Je ne veux rien anticiper de ce que le père Raniero dira dans ces pages. Je me permettrai seulement une citation, utile pour donner la mesure de sa sagacité et de sa liberté de jugement. Quand je lui demande s'il partage mon impression, à savoir que le message du pape Bergoglio risque d'être banalisé par les médias et réduit à du politiquement correct de type progressiste, le père Cantalamessa va, selon moi, au cœur du magistère de François et, en même temps, de l'épreuve que l'Église catholique est appelée à surmonter actuellement :

« Avec ce pape, on revient au plus grand défi que la foi chrétienne lance à tout homme de croire que Dieu s'est fait homme et est mort et ressuscité pour chacun de nous. Au plan spirituel, la majorité d'entre nous vivent encore selon l'Ancien Testament, avec la primauté de la loi. Mais la loi à elle seule ne peut rien, elle risque donc de dessécher l'homme. Quand toute la société était chrétienne, il n'y avait pas besoin de mettre la foi au premier plan, c'est-à-dire la raison profonde du comportement moral, mais aujourd'hui, dans une réalité postchrétienne si semblable à la réalité préchrétienne, il nous faut revenir aux racines. Les apôtres à la Pentecôte n'ont pas reçu l'Esprit Saint parce qu'ils étaient fervents, mais ils sont devenus fervents parce qu'ils avaient reçu l'Esprit Saint ! »

Le père Raniero – homme libre s'il en est – ira jusqu'à nous révéler au cours de l'entrevue quelque regret, comme

par exemple de n'avoir pas accordé d'importance au Padre Pio et de n'être pas allé le rencontrer à San Giovanni Rotondo, ainsi que d'avoir changé d'idée plus d'une fois dans sa vie, même sur des questions d'une certaine importance pour un religieux. Par exemple, il n'a pas vu le concile Vatican II d'un bon œil au départ, mais, par la suite, en est devenu un des partisans. De la même façon, il pensait être étranger à toute forme d'engagement dans les courants spirituels charismatiques, mais s'est laissé gagner par l'expérience du Renouveau dans l'Esprit Saint.

C'est la même liberté qui s'exprime lorsque, parlant du chemin œcuménique, non seulement il ne cache pas son admiration envers Luther, homme de foi, mais il démontre l'absurdité des controverses qui continuent à séparer, soit l'Orient et l'Occident, soit l'Église de Rome et la Réforme protestante ; même si, entre-temps, tout a changé dans le monde, les problèmes sont devenus bien autres et les différentes Églises devraient désormais être conscientes qu'elles ont à affronter les mêmes défis. Pensons seulement à la question du sens de la faute et du péché que Luther voulait dépasser, alors qu'aujourd'hui, il s'agit plutôt que l'homme en soit un peu conscient, lui qui a tout oublié et a perdu jusqu'au sens des limites.

Le père Raniero Cantalamessa a rencontré sur sa route des maîtres répondant au nom de saint Augustin, Pascal, Kierkegaard, sainte Angèle de Foligno et quand il en parle, on dirait qu'il les a vraiment fréquentés. Mais il y a eu aussi dans sa vie de la place pour des amis en chair et en os, comme Andrea Bocelli¹ et comme, plus en arrière dans le temps, le professeur Giuseppe Lazzati² et le cardinal Carlo Maria Martini³. Il suffit de citer ces deux derniers noms

1. Ténor italien d'inspiration lyrique. Un des plus grands chanteurs actuels.

2. Vénérable, Giuseppe Lazzati était un homme politique et intellectuel italien célèbre. Il est mort en 1986.

3. Cardinal Archevêque de Milan de 1979 à 2002, mort en 2012.

pour se rappeler les années de Milan, le Milan de l'Université catholique, où le capucin originaire de la région des Marches a vécu la période de ses études et de la recherche, avant d'emprunter le chemin de la prédication et de ce qu'il définit lui-même comme son second baptême, avec l'entrée dans le Renouveau. Ces années, les années ambrosiennes, le père Cantalamessa les contemple avec gratitude, car elles lui ont permis de fortifier son bagage intellectuel qu'il mettra au service de la diffusion de la Parole de Dieu.

Comme prédicateur de la Maison pontificale, le père Raniero a établi un véritable record. Il a prononcé ses méditations devant trois papes (Jean-Paul II, Benoît XVI et François), au cours de phases décisives de la vie récente de l'Église. Il pourra donc se targuer d'avoir prêché à un pape saint, à un pape qui restera dans l'Histoire pour son choix de renoncer en toute humilité à la papauté et au premier pape sud-américain, Jésuite, du nom de François.

« En réalité – se dérobe-t-il – je n'ai rien fait d'autre tout au long de ma vie que d'apporter l'eau de la Parole de Dieu. » La métaphore naît d'une image gravée dans sa mémoire et dans son cœur. Le petit Vinicio, comme il se prénomait alors, dans sa belle terre des Marches, apporte de l'eau aux moissonneurs. Il l'a fait et continue de le faire, si bien qu'il est connu dans le monde entier. Chez nous, en Italie, il est plutôt connu à cause de ses émissions télévisées, et encore aujourd'hui, bien qu'il n'apparaisse plus sur le petit écran ; quand il se déplace, il est continuellement arrêté par des gens qui le reconnaissent, le saluent et le remercient. Dans d'autres pays, d'un côté comme de l'autre de l'Océan, le nom du père Cantalamessa est synonyme de prédication, que ce soit dans des rassemblements et des congrès, ou dans des retraites spirituelles, et pas seulement parmi les catholiques.

Cette notoriété lui est-elle montée à la tête? Le père Raniero est suffisamment honnête avec lui-même pour admettre qu'il y a un risque parce que, explique-t-il, dominer

la parole veut dire fasciner et soumettre. Mais la prédication est aussi un chemin d'humilité, parce qu'à travers la Parole de Dieu, on est constamment jugé. À ce propos, il cite une image qu'on trouve dans la Bible : celle du rouleau que Dieu présente à Ézéchiël, tandis qu'une voix dit au prophète de le prendre et de le manger avant d'aller parler : « *Fils d'homme, ce qui est devant toi, mange-le, mange ce rouleau ! Puis, va ! Parle à la maison d'Israël. Rassasie tes entrailles avec ce rouleau que je te donne*⁴. » Le père Raniero dit que cela se passe exactement ainsi : avant de transmettre la Parole de Dieu, on doit d'une certaine façon la manger, c'est-à-dire l'intérioriser, la faire sienne en profondeur. Et si Ézéchiël dit que le rouleau lui sembla dans sa bouche doux comme du miel, Jean dans l'Apocalypse précise qu'auparavant, il lui avait semblé qu'il remplissait ses entrailles d'amertume⁵. « Et l'on comprend aisément pourquoi, commente le père Cantalamessa. La Parole met à nu avant tout le péché de celui qui la proclame. »

Voilà, avec un homme comme lui, extrêmement cultivé et éloquent, mais capable de prendre de la distance par rapport à lui-même, on se sent bien. Et il nous faut rendre grâce au Seigneur de l'avoir donné à l'Église, mais aussi à la société et au grand public.

A.M.V.

4. Ez 3, 1 et 3.

5. Cf. Ap 10, 10.

I

DES ANNÉES DIFFICILES

Père Raniero, quelles sont vos origines familiales ? Et comment s'est passée votre enfance ?

Je suis né dans la commune de Colli del Tronto, dans la province d'Ascoli Piceno, le 22 juillet 1934, dans une de ces nombreuses vallées qui descendent des Apennins à la mer, le long de la route que les Romains de l'Antiquité avaient construite pour aller récolter le sel dans l'Adriatique, la *Via Salaria*. Mon père s'appelait Giuseppe, ma mère Lavinia Giovannini. Un des rares livres qu'il y avait chez nous s'intitulait *Quo Vadis*, c'est pour cela qu'on m'a appelé Vinicio, comme le héros du roman. Dans ces années-là, la mortalité infantile était élevée, particulièrement dans les campagnes, aussi ai-je perdu deux petits frères jumeaux nés avant moi et une petite sœur née après moi. Nous sommes restés à deux, ma sœur Giovannina, de trois ans mon aînée, et moi. Elle a épousé Gino D'Angelo. Ils ont eu un fils, Giuseppe, diplômé de l'Université catholique, qui travaille et vit à Milan avec son épouse Lucia Finotto⁶ et leurs trois enfants.

6. NdT : l'usage veut, en Italie, que l'épouse soit nommée avec son nom de jeune fille.

Je n'ai que quelques lambeaux de souvenirs. Je revois les gardes fascistes aux chemises noires parcourant la *Via Salaria*, au volant de leurs motos (à peu près les seuls véhicules motorisés que l'on voyait se déplacer dans notre coin) et ils prenaient un évident plaisir à inspirer une grande frayeur aux gens. Je regardais avec curiosité, et peut-être aussi avec une jalousie enfantine, ceux de mon âge du village qui arboraient au cours de certaines parades l'uniforme des Fils de la louve⁷ ou de la Balilla, avec plein de petits pompons sur la tête. Mon père lui-même ne fut jamais contraint de s'inscrire au Parti, ni de prêter serment de fidélité au Duce. Voilà bien un des rares privilèges des pauvres, que celui de passer inaperçu ; il n'était qu'un simple ouvrier de chantier. Peu avant son mariage, il avait réussi à se construire une maison avec l'aide de ses deux frères émigrés en Argentine.

En revanche, j'ai des souvenirs bien précis des années de guerre. Mon père était sous les drapeaux, mais pas au front à cause de son âge. Chaque soir voyait se reproduire le même rituel : on calfeutrait les fenêtres pour le couvre-feu (même si nous n'avions que de pauvres lanternes à huile ou à pétrole) et on retenait son souffle au passage des avions alliés, dans l'attente de l'explosion de quelque bombe. Puis vint le moment critique où les Alliés arrivèrent au-delà des premières collines des Abruzzes. Chaque jour, leurs avions de chasse faisaient des incursions dans notre vallée du Tronto à la recherche de positions allemandes ou de convois à mitrailler. Peu leur importait d'atteindre des pauvres paysans dans leurs charrettes agricoles qui n'avaient pas – à la différence des Allemands – de radars pour les avertir de leur arrivée et se cacher.

7. L'Œuvre Nationale Balilla était l'organisation de jeunesse mise en place en 1926 sous le régime fasciste italien de Benito Mussolini. Après avoir intégré les « Fils de la louve » dès quatre ans, on entrait dans la Balilla à huit ans. On inculquait aux jeunes des Balilla le culte du régime et du chef, tout en leur donnant une éducation physique et paramilitaire.